sensibilité du médecin est sans cesse mise à l'épreuve ; sa vie n'est remplie que de soucis continuels ; vouant son temps à ceux qui souffrent, qui ont peur, dont le moral est souvent le plus malade, il ne lui reste que peu de temps pour suivre ses propres intérêts.

"Notre vie se passant soit parmi les prisonniers, les aliénés, les ouvriers, dans les hôpitaux, dans les mansardes, ou chez les malades dotés de la fortune, nous sommes les seuls à pouvoir comprendre parfaitement toutes les misères humaines, morales et physiques. Qui mieux que le médecin, a dit M. Desétangs, est un meilleur juge à consulter ou un meilleur guide à suivre dans la difficile analyse de ces luttes incessantes, de ces ardents conflits de volontés et d'instincts, de besoins et de passions, où se consume et s'alimente sans cesse l'activité des sociétés humaines ? Qui mieux que lui peut venir en aide au législateur et au moraliste ? Les tourmentes sociales et les orages de la vie privée lui envoient assez de victimes pour qu'il ait le secret de nos douleurs et de nos égarements. Témoin journalier de nos excès et de nos misères, et de l'affreux cortège qui les accompagne, il sait mieux que tout autre par quelles plaies hideuses est dévoré le corps social, et de là naissent pour lui le droit et le devoir de dénoncer les progrès du mal et d'en dévoiler toute la profondeur."

"Je vous demanderai où sont ceux de par le monde qui savent ce que les médecins doivent connaître, qui les comprennent, et qui soient en état de les juger. Cependant vous entendrez souvent dire que si le malade succombe c'est le médecin qui l'a tué; et s'il guérit, c'est que son heure n'était pas venue. C'est pourquoi il nous arrive si souvent dans la pratique de passer pour des anges quand on nous emploie et pour des diables quand on nous congédie. Ces réflexions, messieurs, me portent à une observation. La société en général accorde peu de mérite aux médecins pour leurs services professionnels. Nos compatriotes surtout, trouvent moyen de nous rabaisser, nous, médecins canadiens, dans l'estime de nos malades. Je ne veux pas être injuste et en jeter tout le blâme sur eux, car je dois avouer qu'il existe peu de confraternité parmi nous, puisque nos confrères canadiens sont souvent des premiers à chercher à ternir l'éclat de nos succes, lorsque ce sont eux qui, seuls capables d'apprécier notre mérite, devraient, auprès de la société bien pensante, rehausser la valeur de nos œuvres. Si les médecins ne parlaient qu'en bien de leurs confrères, notre profession n'en serait que plus honorée.

"Nous ne verrions plus alors un public inquiet et difficile, qui, en choisissant ou changeant de médecin auquel il donne sa con-